

Raphaël
Confiant

*Marie-Héloïse,
fille du Roy*

M E R C V R E D E F R A N C E

Raphaël Confiant

MARIE-HÉLOÏSE,
FILLE DU ROY

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

À Marie-Reine de Jaham

PREMIER CERCLE

Adieu maquereilles et garces
Je vous prévois bien d'autres farces
Poètes sont vaticinateurs
Dans peu vous et vos protecteurs
Serez hors de France bannies
Pour aller planter colonies
En quelque Canada lointain.

SAINT-AMANT (1620)

CHAPITRE 1

La voix de ma nourrice est mon viatique.

Je ne l'ai point connue mais je l'entends.

Son visage n'est plus qu'une ombre qui m'emplit de son infinie bienveillance lorsque vient le soir et que sœur Élodie éteint l'unique lampe de notre chambrée. Son odeur me tient éveillée alors qu'autour de moi, les filles s'abandonnent au sommeil, après s'être longtemps houspillées pour des riens ou s'être gaussées de la bedondaine du père François qui prend plaisir à nous infliger des punitions. Parce que certaines, vraies têtes en l'air, se sont égarées dans la récitation du « Notre-Père ». Parce que celles chargées du récurage de notre salle d'eau ont travaillé comme des marie-souillons. Parce que d'autres rechignent à tenir la plume le matin quand les sœurs nous enseignent l'écriture. Il jacasse sans trêve.

— Je suis le directeur de cet orphelinat, jeunes filles, où grâce à la débonnairerie de Sa Majesté, notre bien-aimé roi Louis XIII, vous avez eu l'insigne chance d'avoir été recueillies et élevées dans l'amour de Dieu. Sans lui, vous seriez des filles de rue !

L'hôpital des Cent-Filles est notre maison.

Nous n'en sortons presque jamais. Hormis Julie, la fugueuse, qui bordille les dix-neuf ans et nous considère avec hautaineté. Surtout moi que l'on dit belle. Trop belle, maugrée sœur Élodie, pour n'avoir jamais été approchée par le Démon. Elle s'emploie à nous mettre en garde. Après l'église, cette demeure est celle sur laquelle Notre-Seigneur Dieu veille le plus, alors cessez de gigoter !

Sinon vous attirerez son ennemi qui lorgne vos seins et votre croupion. Elle emploie des mots autrement plus vulgaires que je n'ose prononcer. Julie la chaussonne quand elle a tourné le dos, assurant que l'incube qui rôde à la nuit close dans les couloirs des Cent-Filles est un être moins inquiétant que frère Théophile, notre confesseur. Ce moine au visage enchifrené est, à dire vrai, une manière de monstre. Il éructe :

— Je n'ai pas abattu six lieues pour vous entendre me raconter des craques, jeunes filles ! Le sang vous dégouline déjà entre les cuisses et je sais fort bien que des idées licencieuses hantent votre esprit.

Je suis comme qui dirait son souffre-douleur. Quand il m'entend en confession et que je n'ai aucun péché à lui avouer, je sais que je risque d'encourir son déplaisir. À travers la cloison ajourée par laquelle il feint de ne point m'entrevisager, je le surprends à me jeter des regards furtifs.

— Tu es trop belle, Marie-Héloïse, pour ne pas être déshonnête. D'où te vient cette chevelure châtaine et ses yeux d'émeraude ? Quel âge as-tu vraiment ? Quinze ans, m'assure-t-on, mais ce n'est point vrai. Il suffit de voir ta taille de femme faite, ta membrature semblable, pour ton malheur, à celle de cette ribaude de Marie-Madeleine telle que la Bible la décrit... Tu n'as donc même pas un péché véniel à me livrer alors que tes congénères risquent, si elles continuent leurs mauvaiesetés, à ne même pas espérer gagner le Purgatoire ? Tu me réciteras trente « Notre-Père » et vingt « Je vous salue, Marie ». Allez, va-t'en !

La voix de ma nourrice est mon viatique.

Ce mot savant, je l'ai appris par le plus grand des hasards. Un après-midi au cours duquel un personnage de haut parage se fit annoncer. Un envoyé de notre roi, avait murmuré sœur Élodie en nous recommandant de nous comporter devant lui comme des « personnes bien élevées ». Et surtout de ne jamais soutenir son regard au cas où il nous poserait quelque question. On nous avait ordonné d'enfiler notre robe de sortie et de nous ranger à la défilade dans le couloir du premier étage. Au mitan d'une des salles d'étude, Monsieur,

tel que les sœurs le désignaient, accompagné d'un valet obséquieux qui lui redressait sa perruque plus souvent que de raison, nous avait reçues chacune à tour de rôle. Julie, qui, par nous ne savions quel moyen, savait toujours ce qui se tramait dans notre établissement, nous avait également mises en garde :

— Mesdemoiselles, si par malheur vos réponses lui déplaisent, vous savez où l'on vous expédiera ?... À l'hôpital des Enfants-Trouvés ! Là-bas, on est traité comme des moins-que-rien. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'on y a rassemblé les bébés retrouvés sur le parvis des églises ! Des enfants jetés !... Nous, ici, nous connaissons au moins nos parents, enfin au moins celle qui nous a baillé la vie. Mon père est mort quand j'avais cinq ans et ma mère est alors tombée indigente. Trop pauvre pour pouvoir m'élever ! Mais au moins, nous avons tous un nom, notre vrai prénom et notre vrai nom, je veux dire. Pas comme cette nigaude de Marie-Héloïse ! Ha-ha-ha !...

J'avais appris la vérité à mon sujet un jour au cours duquel je rêvassais pendant la leçon de catéchisme et que sœur Marguerite, qui était chargée de nous l'enseigner, m'avait vertement réprimandée. Je n'étais point une enfant abandonnée comme les autres, une enfant dûment remise par l'un de ses parents à l'hôpital des Cent-Filles, mais un déchet d'humanité. Mes hurlements avaient attiré des passants devant l'église Saint-Sulpice, un matin d'hiver, et une mendicante m'avait transportée ici à la hâte avant de prendre la discampette. L'établissement fut contraint de m'accueillir et l'on se dépêcha de me baptiser. Tu seras Marie-Héloïse ! Et ton nom sera Levasseur car celui qui avait été épinglé sur ton couffin était illisible. Puis, trop rachitique, on m'avait envoyée à une nourrice en Normandie, dans un lieu dont je n'ai jamais su le nom, et celle-ci m'avait couverte d'une infinie tendresse. Dès que je fis mes premiers pas, l'hôpital des Cent-Filles m'avait fait mander. Cependant, hormis cette harpie de Julie, aucune des autres pensionnaires ne s'était jamais intéressée à ma singulière provenance. C'est qu'habiter dans un orphelinat revenait à mener la plus morne des existences entre réveil aux mâtines, séance de prières, bain dans une salle d'eau glaciale, un croûton de pain sec, agrémenté d'un bout

de fromage, leçons d'écriture et de lecture dans une pièce médiocrement chauffée, litanie de prières, travaux ménagers, repas du midi, retour à nos chambres jusqu'en début de soirée, moment où nous gagnions la chapelle afin de prier à nouveau avant le frugal repas du soir.

Nous n'avions guère le temps de nous chamailler. Chacune vivait dans sa chacunière.

Quand ce fut à mon tour d'être reçue par l'envoyé du roi, il parut avoir la berlue. Ses yeux brillèrent de concupiscence. Rien qui pût me décontenancer car les rares hommes qui travaillaient aux Cent-Filles ou les artisans qui venaient y livrer des provisions ou procéder à quelque réparation ne manquaient jamais de me susurrer des propositions déshonnêtes, voire me lancer des cochonnetés à voix feutrée. Chaque fois que la mère supérieure ou sœur Élodie prenaient ces rustauds sur le fait, je me voyais punie sur-le-champ. On me cloîtrait dans cette minuscule pièce sans fenêtre qui servait à ramener dans le droit chemin celles d'entre nous qui avaient commis une incartade. Cela des heures durant !

— Jeune fille, m'avait lancé l'envoyé du roi, sachez que vous bénéficiez d'une chance nonpareille ! Bientôt, cet orphelinat ne vous sera plus qu'un souvenir.

Et de discourir d'une voix enthousiaste au sujet de pays qui m'étaient inconnus : l'Amérique, la Neuve-France, l'Acadie, la Martinique et d'autres dont je n'ai pas retenu le nom.

Puis d'ajouter, employant ce terme énigmatique qui s'imprima dans mon esprit :

— Et, pour votre gouverne, sachez que notre bien-aimé roi vous octroiera une dot de cinquante livres. Ce sera votre viatique !

[L'INCUBE DE L'ORPHELINAT DES CENT-FILLES.]

Une créature maléfique hante ses couloirs à compter des douze coups de minuit. S'insinue dans les chambres où sommeillent sur des lits dépourvus de matelas des jeunes filles sans père ni mère. Ou plus véridiquement que ces derniers ont abandonnées. Parce que trop dénantis pour assurer leur subsistance.

Parce que l'un des parents a brutalement défunté. Parce que l'enfant est trop souvent sujette à des maladies. Parce qu'ils en ont déjà enterré deux ou trois au cours d'hivers d'une rudesse inconnue jusque-là. Parce que... Parce que...

Chaque soir, après le souper, sœur Élodie et tout un concours de religieuses passent dans les chambres pour en asperger les murs d'eau bénite en hurlant comiquement : *Vade retro, Satanas !*, enjoignant aux orphelines de s'agenouiller au bord de leur lit afin d'implorer la miséricorde du Très-Haut. En vain ! Car au beau mitan de la nuit, certaines se mettent à trépigner, en proie à des cauchemars, bavant, dégoûillant des phrases indéchiffrables avant de s'affaisser sur leur grabat comme passées de vie à trépas.

Le père François ne veut pas être dérangé. Pourtant, dans la chambre qu'il occupe au-dessus de l'entrée de notre établissement, une bougie luit jusqu'aux aurores. Julie sait qu'il noircit page après page car, assure-t-elle, les plumes, l'encre et le papier qui sont livrés chaque semaine à notre établissement ne servent pas seulement aux salles de classe. La mère supérieure, qui le seconde, ne doit pas non plus être informée de ces intrusions du Démon car elle prie l'entier de chaque nuit et on la dit sur le chemin de la sainteté. C'est ce qui explique qu'elle sache lire l'avenir. Il revient par conséquent aux simples sœurs de chasser l'incube. Et elles s'y emploient de toute leur âme même si l'ignoble créature possède le don d'invisibilité. Même s'il traverse portes ou fenêtres sans effraction, lâchant des ricanements sinistres. Pour le malheur des orphelines, le plus souvent, il parvient à satisfaire ses besoins vénériens sans provoquer le moindre branle-bas de combat. Au réveil, certaines sont épuisées, les membres couverts d'égraphignements, la chemise de nuit remontée jusqu'au menton, les jambes largement écartées et souillées par endroits. Aussitôt, sœur Élodie les fait conduire à la salle de punition car, aucun doute n'est permis : ce sont elles qui ont aguiché le Démon à force de nourrir des pensées lubriques. Avant de les y enfermer pour la journée, sans eau ni nourriture, on leur flanque une fessée à l'aide de cette petite cravache que les sœurs nomment « nerf de bœuf ». Les jeunes filles n'ont jamais vu cet animal que sur les images qui décorent les salles de classe. À l'orphelinat, il n'y a qu'une paire de molosses qui en garde l'entrée et des bandes de chats de gouttière qui sarabandent à longueur de nuit.

Parfois, l'incube parvient à ses fins.

Car comment expliquer que Mireille et Jeanne soient devenues grosses ? Qu'elles aient mis au monde des bébés qui leur ont été enlevés à la naissance ? De ce jour, elles sont expédiées à l'hôpital des Enfants-Trouvés où la discipline est si féroce que le Démon n'a jamais cherché à y donner carrière à ses fantaisies.]

L'Amérique et toutes les autres contrées mystérieuses qu'avait évoquées l'envoyé du roi (et du ministre Colbert, avait précisé le père François sur un ton révérencieux) étaient désormais l'objet de toutes nos conversations. Celles d'entre nous qui avaient été désignées pour s'y rendre tentaient sans succès de grappiller des indications à leur sujet, redoublant d'attention lorsque les sœurs conversaient entre elles. Je faisais, pour ma défortune, partie de la trentaine de

jeunes filles qui bientôt quitteraient Paris, et donc l'hôpital des Cent-Filles, pour un voyage que nous imaginions sans retour. Julie, par contre, ne dissimulait pas son allégresse :

— À ce qu'il paraît, cette terre du Diable qu'est l'Amérique regorge de richesses. Or ! Argent ! Pierres précieuses ! C'en sera fini de cette vie misérable dans cet orphelinat dont j'ai grand hâte de sortir.

« Je suis plus vieille que vous autres, ajoutait-elle, mais n'étant que dans la dix-neuvième année de mon âge, je devrai attendre encore six ans avant d'être libérée. C'est long, beaucoup trop long ! Quant à vous, fillettes, hon !, je vous conseille de ne même pas y penser car l'amertume finira par vous ronger. Pour moi, l'Amérique ou l'Acadie seront des paradis terrestres.

Julie discourait comme une grande personne. Comme une femme faite. Le bruit commun assurait que sa mère avait menti sur son âge le jour où elle était venue la placer à l'hôpital des Cent-Filles. Je me tenais à bonne distance de sa personne qui m'effrayait tout en m'attirant inexplicablement. Elle était loin d'être ma meilleure amie. Irène qui l'était ne serait malheureusement point du voyage. Trop frêle, trop maigrelette et souffreteuse, avait décrété le père François quelques jours après la visite de l'envoyé du roi. L'un de ses parents l'avait déposée dans la tour d'abandon qui se trouvait à côté de l'une des portes de l'hôpital et avait agité la clochette qui y est fixée pour disparaître en un revire-main. Irène était presque mourante et sa résurrection, assura sœur Élodie, tint à la seule volonté du Tout-Puissant.

— Jeunes filles, vous ne serez que trente même s'il m'a été demandé de fournir le double... Là-bas, il fait si froid qu'en hiver, nul ne peut se baigner. L'eau y gèle pendant des mois, nous annonça le père François un matin, avant la messe.

Personne n'avait encore jugé bon de nous expliquer les raisons de notre voyage.

Sœur Élodie avait intimé l'ordre à Julie de fermer sa caquetoire quand cette dernière lui avait posé la question. Des semaines s'écoulèrent sans que personne

y fit allusion. J'avais prié pour que cette affreuse idée soit abandonnée. Nous avions repris notre existence habituelle. Notre existence si monotone. Seulement entrecoupée de promenades certains dimanches après-midi dans un parc proche de l'hôpital des Cent-Filles. À la vue de notre uniforme rouge, des enfants de notre âge, accompagnés de leurs parents, se mettaient à brocarder notre petite troupe, nous affublant de sobriquets auxquels les sœurs nous avaient interdit de répondre. À notre retour, il arrivait que des dames de qualité ou des seigneurs viennent nous apporter de menus cadeaux. On nous enjoignait de nous montrer sous notre meilleur jour car, outre leur gentillesse à notre endroit, ces personnages contribuaient aux finances de notre orphelinat. La charité leur est comme une seconde nature, aimait à répéter le père François. C'est après l'une de nos escapades dominicales qu'un deuxième miracle illumina la vie de celle qui m'était la plus chère. Une dame de charité, marquise ou comtesse de son état, s'enticha de sa modeste personne et proposa de l'adopter.

— Elle fera une parfaite chambrière une fois qu'elle sera remplumée, déclara-t-elle à la cantonade, un large sourire sur les lèvres. Mais, je n'apprécie guère son prénom. Quand elle gagnera ma demeure, votre Irène deviendra ma Laetitia. C'est beaucoup plus joli, n'est-ce pas ?

Nul ne pipa mot. Seule la freluquette, comme la dénommaient les sœurs, fondit en larmes. Elle ne me verrait plus, moi, sa seule vraie amie. J'en conçus pour ma part un chagrin si fort que je mangeai à peine les jours suivants. Jusqu'à ce début de matinée qui vit revenir l'envoyé du roi, accompagné cette fois d'un médecin qui portait beau. Ce dernier exigea que le chirurgien attaché à notre établissement quittât la pièce où il devait nous examiner. Nous l'appréciions pourtant beaucoup, Maître Richard, malgré les douloureuses saignées qu'il infligeait à celles d'entre nous qui souffraient de maux difficiles à déterminer ou quand il insérait de fort apaisants clous de girofle dans nos dents abîmées. Il exerçait en même temps la profession de barbier et s'occupait des

rouflaquettes du père François et même de la tonsure de notre confesseur, frère Théophile.

— Hors de ma vue, ce rebouteux ! tonna le médecin.

Et de nous demander de nous désaffubler de nos vêtements. De notre robe et du corselet qui entourait notre taille. Celles d'entre nous qui étaient en proie à leur catimini rougirent de vergogne. Elles enlevèrent le bout de tissu qui recueillait leurs menstrues, le tenant maladroitement ou le laissant choir en détournant le regard. Le médecin ne semblait éprouver aucune répugnance et nous palpa de la tête aux pieds, s'attardant sur nos épaules et nos hanches avant de vérifier notre nom auprès de sœur Élodie et de remplir un document. Quatre d'entre nous, parmi celles qu'avait choisies le père François, cette petite trentaine qui devait partir pour l'Amérique, furent jugées inaptes.

— Là-bas, ils ont certes grand besoin de filles à marier mais surtout de fortes femmes pour les seconder dans leurs fermes, se justifia le médecin. Et puis, comme je n'ai eu de cesse de vous le répéter, le climat de la Neuve-France est sans miséricorde pour les faibles.

Il nous fit signer chacune une sorte de lettre qu'il ne nous lut pas ni ne nous permit d'y jeter un œil avant de s'exclamer sur un ton patelin :

— Vous êtes encore pucelles mais à votre débarquée dans le Nouveau Monde, vous disposerez d'un mari. C'est ce qu'a décidé Sa Majesté qui veillera personnellement à ce que vous y soyez bien traitées. Vous peuplerez ces terres lointaines, jeunes filles, ce qui permettra au royaume de France de s'agrandir jusqu'en l'autre bord du monde.

Quand nous regagnâmes nos chambres, pour une fois dans le plus grand désordre, en dépit des admonestations des religieuses, la plupart d'entre nous étaient emberluquées. Nous venions d'apprendre la raison de notre prochain départ et cela nous plongea dans un effroi sans nom. On nous allierait à des hommes que nous verrions pour la première fois alors que cette engeance nous était presque inconnue. Les seuls auxquels nous avions eu affaire jusque-là portaient des robes et nous étaient familiers alors que nous n'avions aucune

idée de ceux qui, portant le pantalon, tels que l'envoyé du roi et cet irascible médecin, ou ceux que nous apercevions, de loin, lors des promenades que l'on nous octroyait deux fois dans le mois, le dimanche après-midi. Pour ma part, entendre le son de leur voix me faisait tressauter. M'emplissait de terreur ou de dégoût.

Je fermais alors les yeux et la souvenance de celle de ma nourrice m'apaisait peu à peu. Elle me venait parfois en songe, au mitan de la nuit, me réveillant pour de longues heures. Curieusement, il me semblait entendre des criaileries comme si elle allaitait d'autres bébés que moi mais sa tendresse m'était réservée.

Il n'y eut guère que quelques-unes d'entre nous à ne point s'émouvoir du destin que l'on nous imposait. En particulier, deux filles d'une autre chambrée dont je ne connaissais pas les noms et notre Julie qui n'hésitaient pas, en été, à franchir les murs d'enceinte de notre hôpital, sans doute avec la complicité du gardien de nuit, pour s'en aller courir la prétentaine à travers Paris. C'était là l'expression qu'employait Julie qui, à cause de son teint mat et ses cheveux bouclés, noir de jais, était traitée de « Gitane » ou de « Sarrasine » par sœur Élodie quand il arrivait à cette dernière de lui flanquer une roustance. C'est que les sœurs effectuaient des rondes nocturnes à différents moments, jamais les mêmes, pour vérifier que nous ne commettions pas des actes que la morale chrétienne réprouve, ce qui, plus souvent que rarement, consistait à désertier son lit pour gagner celui de sa voisine et se lover contre elle jusqu'au petit jour. Cela mettait à certaines d'entre nous du baume au cœur.

J'appréciais fort la douce chaleur du corps pourtant chétif d'Irène.

[CAHIER DE MARIE-HÉLOÏSE.

Tu n'as de cesse d'entendre sa voix. Sa voix de matin clair. C'est elle qui te porte au cours de la pénible traversée de chaque jour. Parfois, remonte aussi dans l'entrelacs des souvenirs, une odeur de lait ramené sans doute d'une étable. Une odeur de lait frais.

Quand on te surprend à griffonner, en fin d'après-midi, moment où l'orphelinat des Cent-Filles sombre dans la torpeur, tes sœurs de misère s'esclaffent. À qui écris-tu, Marie-Héloïse ? Le gaillard qui livre le pain de beau matin a de l'allure et toutes ses dents mais il ne sait pas lire. Ha-ha-ha ! J'écris à moi-même pour moi-même.

Quand c'est une religieuse qui découvre ton jardin secret, elle se signe en six-quatre-deux, un effroi dans les yeux, et les doigts tremblants, elle t'arrache ton cahier. S'empresse d'en déchiffrer les premières phrases. Les lit et relit. À mi-voix. Incrédule. Terrifiée parfois. Puis, te le lance au visage :

— Jeune fille, les pensées du Diable vous habitent. Suivez-moi !

Et de te conduire à la chapelle où, dans la demi-pénombre, elle entonne, égrenant son chapelet, une litanie de prières que tu as du mal à répéter. Bientôt, tu n'es plus là. Seul ton corps l'est mais ton âme s'est envolée loin, très loin, sans doute dans quelque paradis que tu as le plus grand mal à imaginer. Tu n'as jamais cru en la Sainte Trinité. Ce sont juste des personnages sur ton livret de catéchisme. Certes, joliment coloriés mais évanescents.

Tu n'en dis rien à personne car ton incroyance t'effraie toi-même. Mécroire est le plus grand des péchés ! vous serinait-on.]

Le temps passa, longues semaines au cours desquelles nous n'eûmes plus de nouvelles de l'envoyé du roi.

C'est alors qu'un mal mystérieux, au nom affreux, entreprit de ravager Paris et la plus grande partie du royaume de France. Le père François décida de claquemurer l'hôpital des Cent-Filles qui dut subsister sur les réserves qu'il possédait en magasin. Plus personne ne devait ni entrer ni sortir de notre établissement. Cependant, à ce qu'il semblait, cette maladie voyageait dans les airs car en dépit du fait que nous nous étions barricadés, un beau jour, plusieurs filles se réveillèrent avec des accès de fièvre effrayants et leur peau se couvrit de bubons ainsi que de vilaines taches noirâtres. Certaines se mirent à se vider de leur sang sans discontinuer lequel n'avait pas sa couleur habituelle. La peste avait pénétré chez nous ! Notre chirurgien s'en trouva désemparé d'autant que sept d'entre nous moururent en quelques jours. Parmi elles, hélas, mon Irène qui ne bénéficia pas d'un deuxième miracle et ne deviendrait pas la chambrière d'une dame de la noblesse. Diverses médications nous furent administrées : confiture d'hyacinthe, eau impériale, thériaque et autres substances tout aussi mystérieuses. Final de compte, Maître Richard, le chirurgien de notre établissement, décida de nous infliger des séances de sudation en nous rassemblant dans les salles de classe dont les cheminées furent allumées alors que l'été approchait. Leurs portes et fenêtres en furent fermées, ce qui nous faisait suffoquer. Quand bien même les religieuses nous

répétaient que les maladies viennent à cheval et s'en retournent à pied, notre calvaire dura bien trop longtemps, si longtemps que j'en vins presque à m'encolérer contre l'univers entier. Nous n'avions pas mérité cela, nous, enfants abandonnés ou parfois jetés comme c'était mon cas. Dieu, s'il existait vraiment, aurait dû nous avoir préservées de la peste !

Puis, ce que sœur Élodie qualifiait de « punition du Très-Haut » s'en alla comme c'était venu. Sans raison. Ou peut-être grâce à un remède, que notre chirurgien disait miracle, à base de quinquina. Il nous força à ingurgiter ce breuvage écœurant longtemps après que tout danger fut écarté et que la lourde porte d'entrée de l'hôpital des Cent-Filles s'ouvrit à nouveau aux livreurs de marchandises et aux artisans tandis que les rues adjacentes bruissaient du vacarme rassurant des calèches.

Nous en avons oublié ce mot étrange de « mariage » et ces tout aussi étranges contrées qui excitaient l'imagination de plusieurs d'entre nous : l'Amérique, la Neuve-France, la Louisiane, la Martinique. Quoique, s'agissant d'elles, nous finîmes par en apprendre quelques bribes de la bouche de notre confesseur, frère Théophile. Il ne semblait guère approuver la perspective de notre départ pour la raison que l'on attendait de nous que nous fondions chacune une famille alors même que nous n'en avons jamais eu. Il nous mettait en garde, baissant la voix :

— Là-bas, de l'autre côté de cet océan terrifiant qu'est l'Atlantique, se trouve la terre des païens. Ils n'ont aucune teinture de christianisme et vénèrent des divinités grotesques. Sans même parler du fait qu'ils combattent nos Français dès qu'ils le peuvent. Incendient leurs demeures, brûlent leurs récoltes, dénaturent leurs épouses... Sachez que ceux qui vous font miroiter les fastes de la Neuve-France vous mystifient tout simplement ! Tout ce que nous rapporte ce territoire, ce sont ces fourrures dont aiment à se parer les dames de la Cour. Et puis, ces Indiens sont une plaie pour l'humanité civilisée.

Peu d'entre nous prêtèrent attention aux avertissements de frère Théophile dont sœur Élodie et les autres sœurs prétendaient qu'il n'avait plus toute sa tête

quoiqu'il fût preuve d'une rare piété. Ne ressassait-il pas qu'il n'y avait qu'heur et malheur en ce bas monde ? Ce mot, « Indiens », nous était d'ailleurs inconnu et quand l'une d'entre nous rassembla son courage pour en demander la signification à l'une des religieuses, cette dernière fit une moue méprisante et, désignant Julie du menton, asséna :

— C'est des créatures comme celle-là ! Des sortes de gitans avec des plumes dans les cheveux et qui baragouinent au lieu de parler comme des chrétiens. D'après, ce que j'en sais en tout cas...

D'après photo de couverture © Joanna Czogala / Trevillion Images.

© Mercure de France, 2024.

Raphaël Confiant

Marie-Héloïse, fille du Roy

Marie-Héloïse vit à Paris dans un orphelinat jusqu'au jour où, à quinze ans, on l'envoie en Nouvelle-France (Québec). En ce XVII^e siècle, le royaume de France est en pleine expansion : par-delà les mers, des terres nouvelles sont investies. Mais ce « Nouveau Monde » manque de femmes. Des milliers de « filles du Roy » – orphelines ou prostituées – sont ainsi expédiées de force dans ces contrées lointaines pour épouser des colons et fonder des familles.

Pour Marie-Héloïse, c'est le début d'un long périple plein de rebondissements. Après la traversée de l'Atlantique, elle épouse en Nouvelle-France un bûcheron canadien. Bientôt, menacés par les Anglais de Nouvelle-Angleterre, ils fuient vers Saint-Domingue (Haïti) avec leur fils, où ils acquièrent une plantation de canne à sucre. À la suite d'une révolte d'esclaves, ils doivent s'exiler à nouveau. Veuve, Marie-Héloïse échoue finalement à la Martinique, après avoir été retenue captive des Indiens caraïbes...

Raphaël Confiant nous conte le destin incroyable de Marie-Héloïse, aventurière malgré elle, ballottée par les vents mauvais de l'histoire, une orpheline parisienne devenue une Blanche créole respectée.

Raphaël Confiant vit en Martinique, où il est né. Il est l'auteur de nombreux essais et romans, notamment Madame St-Clair : Reine de Harlem, Grand café Martinique, La muse ténébreuse de Charles Baudelaire et Le bal de la rue Blomet.

DU MÊME AUTEUR

En langue française

- LE NÈGRE ET L'AMIRAL, *roman*, Grasset, 1988 (Prix Antigone de la Ville de Montpellier).
- ÉLOGE DE LA CRÉOLITÉ, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, Gallimard, 1989.
- EAU DE CAFÉ, *roman*, Grasset, 1991 (Prix Novembre-France).
- LETTRES CRÉOLES : TRACÉES ANTILLAISES ET CONTINENTALES DE LA LITTÉRATURE, *essai*, en collaboration avec Patrick Chamoiseau, Hatier, 1991.
- AIMÉ CÉSAIRE. UNE TRAVERSÉE PARADOXALE DU SIÈCLE, *essai*, Stock, 1993 ; Écriture 2004.
- RAVINES DU DEVANT-JOUR, *récit*, Gallimard, 1993 (Prix Casa de las Americas, Cuba).
- L'ALLÉE DES SOUPIRS, *roman*, Grasset, 1994 (Prix Carbet de la Caraïbe, Guadeloupe/Prix Shibusawa-Claudé, Japon).
- COMMANDEUR DU SUCRE, *récit*, Écriture, 1994.
- BASSIN DES OURAGANS, *récit*, Mille et Une Nuits, 1994.
- LES MAÎTRES DE LA PAROLE CRÉOLE, *contes*, Gallimard, 1995.
- LA SAVANE DES PÉTRIFICATIONS, *récit*, Mille et Une Nuits, 1995.
- CONTES CRÉOLES DES AMÉRIQUES, *contes*, Stock, 1995.
- LA VIERGE DU GRAND RETOUR, *roman*, Grasset, 1996.
- LA BAIGNOIRE DE JOSÉPHINE, *récit*, Mille et Une Nuits, 1997.
- LE MEURTRE DU SAMEDI-GLORIA, *roman policier*, Mercure de France, 1997 (Prix RFO, France).
- L'ARCHET DU COLONEL, *roman*, Mercure de France, 1998.
- RÉGISSEUR DU RHUM, *récit*, Écriture, 1999.
- LA DERNIÈRE JAVA DE MAMA JOSEPHA, *récit*, Mille et Une Nuits, 1999.
- LE GALION : CANNE, DOULEUR SÉCULAIRE, Ô TENDRESSE, *album*, en collaboration avec D. Damoison (photos), Ibis Rouge, 2000 (Prix du Salon du Livre insulaire d'Ouessant, France).
- LE CAHIER DE ROMANCES, *récit*, Gallimard, 2000.
- Suite des œuvres de Raphaël Confiant en fin de volume.*
- BRIN D'AMOUR, *roman*, Mercure de France, 2001.
- LA DISSIDENCE, *récit*, Écriture, 2002.
- NUÉE ARDENTE, *roman*, Mercure de France, 2002.
- MORNE PICHEVIN, *roman*, traduit du créole (BITAKO-A, 1985) par l'auteur, Bibliophane, 2002 (Prix Arc-en-ciel/Média Tropical).
- LE BARBARE ENCHANTÉ, *roman*, Écriture, 2003.
- LA PANSE DU CHACAL, *roman*, Mercure de France, 2004 (Prix des Amériques insulaires et de la Guyane, Guadeloupe).
- ADELE ET LA PACOTILLEUSE, *roman*, Mercure de France, 2005.

NÈGRE MARRON, *récit*, Écriture, 2006.

CASE À CHINE, *roman*, Mercure de France, 2007.

CHRONIQUE D'UN EMPOISONNEMENT ANNONCÉ. LE SCANDALE DU CHLORDÉCONE AUX ANTILLES FRANÇAISES (1972-2002), *enquête*, en collaboration avec Louis Boutrin, L'Harmattan, 2007.

CHLORDÉCONE : DOUZE MESURES POUR SORTIR DE LA CRISE, *enquête*, en collaboration avec Louis Boutrin, 2007.

LES TÉNÈBRES EXTÉRIEURES, *roman*, Écriture, 2008.

BLACK IS BLACK, *récit*, Alphée, 2008.

LE CHIEN FOU ET LE FROMAGER, *récit pour enfant*, en collaboration avec Carine Gendrey, HC-Éditions, 2008.

L'HÔTEL DU BON PLAISIR, *roman*, Mercure de France, 2009 (Prix de l'Agence française de développement).

LA JARRE D'OR, *roman*, Mercure de France, 2010.

L'ÉMERVEILLABLE CHUTE DE LOUIS AUGUSTIN, *nouvelles*, Écriture, 2010.

CITOYENS AU-DESSUS DE TOUT SOUPÇON, *roman policier*, Caraïbéditions, 2010.

DU RIFIFI CHEZ LES FILS DE LA VEUVE, *roman policier*, Caraïbéditions, 2012.

L'EN-ALLÉE DU SIÈCLE (Les Saint-Aubert, tome 1), *roman*, Écriture, 2012.

BAL MASQUÉ À BÉKÉLAND, *roman policier*, Caraïbéditions, 2013.

LE BATAILLON CRÉOLE, *roman*, Mercure de France, 2013 (Prix Casa de las Americas, Cuba).

ALFRED MARIE-JEANNE. UNE TRAVERSÉE VERTICALE DU SIÈCLE, *essai*, en collaboration avec Louis Boutrin, Caraïbéditions, 2015.

MADAME ST-CLAIR, REINE DE HARLEM, *roman*, Mercure de France, 2015.

DÉCEMBRE 2015. UNE NOUVELLE PAGE DE L'HISTOIRE DE LA MARTINIQUE, *essai*, en collaboration avec Louis Boutrin, Caraïbéditions, 2016.

L'INSURRECTION DE L'ÂME. FRANTZ FANON, VIE ET MORT DU GUERRIER-SILEX, *biographie*, Caraïbéditions, 2017.

L'ÉPOPÉE MEXICAINE DE ROMULUS BONAVENTURE, *roman*, Mercure de France, 2018.

L'ENLÈVEMENT DU MARDI-GRAS, *roman policier*, Écriture, 2019.

GRAND CAFÉ MARTINIQUE, *roman*, Mercure de France, 2020.

LA MUSE TÉNÉBREUSE DE CHARLES BAUDELAIRE, *roman*, Mercure de France, 2021.

LE BAL DE LA RUE BLOMET, *roman*, Mercure de France, 2023.

En langue créole

JIK DEYE DO BONDYE, *nouvelles*, Grif An Tè, 1979 (traduction française de l'auteur, LA LESSIVE DU DIABLE, Le Serpent à Plumes, 2000, Écriture, 2003).

JOU BARE, *poèmes*, Grif An Tè, 1981.

BITAKO-A, *roman*, GEREC (traduction française de J.-P. Arsaye, *Chimères d'En-Ville*, Ramsay, 1997).

KOD YANM, *roman*, K. D. P., 1986 (traduction française de Gerry L'Étang, *Le Gouverneur des dés*, Stock, 1995).

MARISOSE, *roman*, Presses universitaires créoles, 1987 (traduction de l'auteur, *Mamzelle Libelle*, Le Serpent à Plumes, 1995).

DICTIONNAIRE DES TITIM ET DES SIRANDANES, *ethnographie*, Ibis Rouge, 1998.

LA VERSION CRÉOLE, *didactique*, Ibis Rouge, 2001.

DICTIONNAIRE DES NÉOLOGISMES CRÉOLES, *lexicographie*, Ibis Rouge, 2001.

MEMWE AN FONSEYE. LES QUATRE-VINGT-DIX POUVOIRS D'UN MORT, *ethnographie*, Ibis Rouge, 2002.

LE GRAND LIVRE DES PROVERBES CRÉOLES, *ethnolinguistique*, Presses du Châtelet, 2004.

DICTIONNAIRE CRÉOLE MARTINIQUAIS-FRANÇAIS, *lexicographie*, Ibis Rouge, 2007.

BLOGODO. LEXIQUE DES ONOMATOPÉES DU CRÉOLE MARTINIQUAIS, *lexicographie*, Caraïbéditions, 2013.

LES MOTS DU COVID EN CRÉOLE GUADELOUPÉEN ET MARTINIQUAIS, *lexicographie*, en collaboration avec Hector Poulet, Caraïbéditions, 2021.

Traductions

UN VOLEUR DANS LE VILLAGE, de James Berry, *récit traduit de l'anglais* (Jamaïque), Gallimard Jeunesse, coll. « Page blanche », 1993. Prix de l'International Books for Young People (Espagne), 1993.

AVENTURES SUR LA PLANÈTE KNOS, d'Evan Jones, *récit traduit de l'anglais* (Jamaïque), Dapper, 1997.

LES VOIX DU TAMBOUR, d'Earl Long, *roman traduit de l'anglais* (Sainte-Lucie), en collaboration avec Carine Gendrey, Dapper, 1999.

MOUN-ANDEWO A, d'Albert Camus, *roman traduit en créole à partir du français*, Caraïbéditions, 2012.

TABLE DES MATIÈRES

Premier cercle

Chapitre 1

Cette édition électronique du livre
Marie-Héloïse, fille du Roy de Raphaël Confiant
a été réalisée le 23 mai 2024
par les [Éditions Mercure de France](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715262973 - Numéro d'édition : 619657)
Code produit : Q02302 - ISBN : 9782715262980.
Numéro d'édition : 619658

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.